

Méthode de dissertation

Septembre 2016

Dissertation exemple : est-il possible de s'affranchir de toute conscience morale ?

1 Précisions concernant la méthode

1.1 Définition des mots

Dans un premier temps, il est **nécessaire** de **définir** les mots. On prendra donc le soin dès le départ d'**analyser** l'énoncé. Ici, on distinguera l'expression « est-il possible » de l'expression « faut-il ». Quand l'interrogation porte sur la possibilité, elle porte toujours sur la *capacité* que l'on a ou sur *l'expression* de cette capacité. Par exemple, il m'est possible de marcher signifie que j'ai la capacité de le faire (mes jambes peuvent me porter) et que je ne suis pas empêché de le faire (je ne suis pas ligoté). En revanche, le « faut-il » porterait sur la moralité de la chose.

Ici, ce serait une erreur de répondre qu'il est bien ou qu'il est mal de s'affranchir de sa conscience morale. On déterminera plutôt si nous en avons la capacité et si cette capacité peut s'exprimer.

Par ailleurs, on distinguera la « conscience » de la « conscience morale ». Nous appelons conscience le savoir que nous pouvons avoir sur ce qui se passe en nous et à l'extérieur de nous. La conscience morale est plus précisément le savoir que nous avons sur la *valeur* de ce que nous faisons et de ce que nous pensons. C'est donc la faculté de distinguer le bien du mal.

Le verbe « s'affranchir » requiert toute notre attention car c'est sur lui que porte la question. S'affranchir de quelque chose, c'est se libérer de

cette chose. On parle, par exemple, d'un esclave qui s'affranchit ou qui est affranchi. Un esclave affranchi a été libéré par son maître et devient à son tour un homme libre. L'esclave en question n'est donc plus sous l'emprise de son maître.

Cependant, pour s'affranchir de quelque chose, il faut d'abord être sous l'emprise de cette chose. On ne s'affranchit de son maître que si on en a d'abord un. Si on n'en a pas, on n'a pas besoin de s'en affranchir. S'affranchir c'est donc se libérer soi-même de l'emprise d'une chose qui existait déjà. Cela demande d'avoir une force plus grande que celle que la chose exerce sur nous.

1.1.1 Ce qui pose problème

On ne vous demande pas de trouver le problème que la question *entraîne* mais le problème qui *fait naître* la question. Une question, c'est quelque chose qui nous interroge. Nous sommes *surpris*. Il faut donc montrer pourquoi cette question existe, pourquoi il y a surprise. La notion de problème vient du grec « problema » qui désigne ce que l'on a devant soi et spécialement un obstacle, une tâche, un sujet de controverse, une question à résoudre.

Il y a surprise quand on a deux choses qui existent ensemble alors qu'elles ne devraient pas ou quand la réalité ne correspond pas à ce que l'on attend. On appelle aussi cela un *paradoxe* : de « para » qui signifie « contraire à » et « doxa » qui signifie « opinion commune ». Un paradoxe est donc quelque chose qui ne correspond pas à notre opinion, qui la *choque*. Un paradoxe n'est pas une *aporie*¹. La différence est de taille, dans une aporie il n'y a pas de solution tandis que dans un paradoxe, il y a une solution. Il faut donc trouver un paradoxe puisqu'on nous demande de répondre à la question². De plus, un paradoxe n'est pas une *contradiction*. Une contradiction, c'est deux choses qui s'opposent logiquement comme le « oui » s'oppose au « non » et qui ne peuvent pas être conciliées. Un paradoxe, c'est deux choses qui *en apparence* s'opposent mais, en *levant les apparences* on comprend que c'étaient de fausses apparences. Pour résoudre un paradoxe, il faut

1. En grec, le mot « aporie » désigne une voie sans issue.

2. Il est possible de montrer qu'il n'y a pas de réponse possible à la question mais cela demande souvent encore plus d'habileté dans l'art de dissenter. Je vous déconseille donc d'entreprendre cette aventure délicate autant que possible.

donc montrer qu'il y a de *fausses apparences*.

1.2 Buts de la dissertation

Le but d'un devoir de philosophie est donc double :

1. mettre en évidence le problème (dans l'introduction et en le développant dans les deux premières parties) ;
2. apporter une solution au problème (dans la troisième partie).

1.2.1 Mise en évidence du problème.

En le mettant en évidence, on montre au correcteur qu'on a compris pourquoi on se posait la question. On a compris que la question en était une, qu'elle n'est pas simplement une question produite par l'esprit « dérangé » d'un professeur de philosophie mais que c'est une question qui se pose *réellement* à nous. Il faut donc faire preuve de *sincérité* et d'*effort*. En effet, le correcteur voit tout de suite si vous voulez le séduire ou si vous êtes sincère. De même, il voit immédiatement si vous *essayez* de comprendre la question ou si vous écrivez parce qu'il FAUT écrire.

1.2.2 Précision sur la notion de problème

Trouver le problème qui a fait naître la question, c'est ce qu'il y a de plus difficile mais aussi de plus important à faire. Pour qu'un problème soit clairement présenté, il faut qu'il y ait deux hypothèses qui se confrontent et qui, par cette confrontation, fassent naître une interrogation. Cette interrogation étant la question qui nous est posée. Il faut présenter les deux hypothèses que j'appelle par commodité H1 et H2. De cette confrontation d'hypothèses, va naître une interrogation, une question. Cette question devant être, ici, celle qui vous a été posée dans l'énoncé. Votre travail va être alors d'apporter une **réponse argumentée, R**, à cette question.

Quitte à me répéter, je vais essayer de reformuler : quand on veut mettre en évidence un problème pour construire une dissertation, il faut trouver H1, H2, et R. La question posée correspond à l'interrogation. Il faut donc prendre le temps de présenter les deux hypothèses *H1* et *H2* en essayant de trouver une **Situation Problème** qui permet de bien voir leur réalité.

Enfin, il est **nécessaire** de terminer votre 2^{ème} paragraphe de l'introduction et votre 2^{ème} partie par la question *Q* ? qui vous a été posée.

1.2.3 La notion de « situation problème »

On appelle « situation problème » un cas concret réel ou imaginaire³ qui permet au correcteur de voir que votre réflexion n'est pas purement abstraite mais concerne bien le monde réel dans lequel nous vivons. Il n'est pas facile de choisir une bonne « situation problème ». Il faut qu'elle soit compréhensible par tous les correcteurs, qu'elle soit crédible et bien expliquée. Il est préférable d'utiliser la même situation problème dans les deux hypothèses. L'erreur consisterait à dire que certains envisagent les choses d'une certaine manière et de choisir un exemple 1 et d'objecter dans la deuxième hypothèse que d'autres envisagent les choses d'une autre manière en choisissant un autre exemple. Le mot « situation » signifie que vous êtes capable de prendre un exemple qui se *situe* dans le monde réel ou qui pourrait s'y situer. Le mot « problème » ici signifie que cette situation peut-être observée de *deux* point de vue différents.

Pour les classes préparatoires, il est bon de savoir que l'élite française possède certaines habitudes de rédaction. Par exemple, cela fait plus cultivé de choisir une situation problème extraite d'une grande œuvre de la littérature française ou internationale. Par exemple, il est bien vu de se servir des œuvres de STENDHAL ou de DOSTOÏEVSKI⁴. De même, il est possible de prendre des exemples qui viennent des littératures grecques ou latines, mais ces lectures sont encore plus rares aujourd'hui tant les études classiques sont peu fréquentes. Vous pouvez étudier SOPHOCLE, EURIPIDE et ESCHYLE pour la littérature grecque. Pour la littérature latine, citons SÉNÈQUE qui a le mérite d'être aussi un philosophe stoïcien, CICÉRON qui peut aussi être considéré comme un philosophe et trop souvent sous-estimé, VIRGILE, OVIDE et TITE-LIVE. Pour les concours, à vous de choisir l'un de ses grands auteurs et de connaître presque par cœur l'une de ses œuvres. Certes, cela demande beaucoup d'efforts mais n'est-ce pas justement la règle des

3. Imaginaire mais réaliste.

4. Je vous recommande pour être capable de le faire de lire attentivement l'un de ses derniers romans, *Les frères Karamazov*, cela vous demandera du temps et des annotations, mais c'est un plus pour les concours futurs.

concours ?

1.2.4 Fournir une solution.

En apportant une solution au problème, vous répondez à la question. Il n'y a certes pas une réponse unique. Il peut y avoir plusieurs réponses. Une réponse est adéquate quand elle est *logique* et *argumentée*, *compréhensible* et *plausible*. On ne vous demande pas de trouver la réponse du correcteur. On vous demande de proposer **votre** réponse, à condition qu'elle soit compréhensible et crédible. Évidemment, plus vous serez cultivés, plus la réponse sera crédible.

1.3 Plan type à respecter

Une dissertation comporte toujours cinq parties :

1. L'introduction : à l'aide d'une situation problème concrète, elle présente le paradoxe qui est composé de deux hypothèses qui semblent s'opposer, puis elle se termine sur la question posée. Il est préférable d'utiliser le conditionnel pour présenter les hypothèses ;
2. La première partie : elle reprend la première hypothèse, elle l'explique et elle **reprend** l'exemple concret⁵ de l'introduction. Elle utilise aussi le conditionnel autant que possible ;
3. La deuxième partie : elle reprend la seconde hypothèse qui s'oppose apparemment à la première, elle l'explique et elle essaie de reprendre le même exemple concret en changeant de perspective. Il est préférable d'utiliser aussi le conditionnel ;
4. La troisième partie : elle lève les ambiguïtés en proposant une solution qu'elle explique et pour laquelle elle reprend l'exemple choisit auparavant, en prenant de la hauteur, pour faire voir l'insuffisance des deux premières approches. Elle utilise principalement le présent.

5. Un exemple concret est un exemple que tout le monde peut comprendre, peut vivre. Il ne doit pas être trop personnel. Une copie de philosophie n'est pas l'occasion de se confier, surtout le jour du bac !

5. La conclusion : elle résume brièvement les trois parties du développement pour montrer au correcteur qu'on a clairement à l'esprit la dissertation, qu'elle a été réellement *pensée*, qu'on l'a *soigneusement* construite.

1.4 Plan type de l'introduction

Une introduction comporte toujours 3 paragraphes qui font 4 parties :

1. La première partie qui correspond au premier paragraphe présente la première hypothèse et la situation problème, en s'arrangeant pour définir les mots de l'énoncé. Une phrase ne suffit pas pour faire un paragraphe, il faut environ trois à cinq phrases. Il est plus efficace de choisir une situation problème concrète ;
2. La deuxième partie qui commence un nouveau paragraphe par « Pourtant », présente la deuxième hypothèse qui doit en apparence s'opposer à la première. De la confrontation des deux hypothèses doit naître un sentiment de surprise, de paradoxe. Il est à peu près de la même longueur que le premier paragraphe. Il est préférable de reprendre **la même** situation problème concrète ;
3. La troisième partie ne fait qu'une phrase, elle termine ce deuxième paragraphe ; elle sert à remettre la question telle qu'elle a été posée par le devoir ;
4. La quatrième partie correspond au 3^{ème} paragraphe. Elle donne le plan du développement. Il y a là répétition en un sens mais pour le correcteur qui n'utilise pas la même méthode cela facilite le repérage. Vous annoncez les deux premières parties en reprenant les hypothèses 1 et 2 respectivement et vous précisez que la dernière partie apportera la réponse finale à la question posée. Pour le bac, il est préférable d'annoncer le contenu de cette dernière réponse de manière précise pour susciter le désir du correcteur.

Pour rédiger une bonne introduction, il faut déjà avoir en tête le plan de votre dissertation. Par ailleurs, si vous avez mis plusieurs questions dans votre introduction vous savez alors que vous devez la refaire. Il ne faut garder qu'une seule question, celle qui vous a été posée, *sans la reformuler*. La multiplication des questions risquent de rendre votre dissertation confuse.

C'est certes une méthode très utilisée sur internet et par certains collègues de philosophie, mais pour les futurs concours ce n'est pas la plus efficace.

1.4.1 Références

Normalement, vous n'avez pas forcément à connaître bien plusieurs philosophes, déjà si vous en connaissez à peu près un, c'est une bonne chose. En théorie, les correcteurs savent bien qu'un an, c'est très court pour percevoir les enjeux philosophiques des questions posées. Cependant, en pratique, je m'aperçois que certains collègues sont assez exigeants concernant les références. C'est pourquoi, il est utile de connaître le cours et de mémoriser les concepts en sachant dire quel est le philosophe qui lui donne cette définition. Il est aussi utile de s'intéresser aux problèmes étudiés en cours en étant suffisamment curieux pour voir si le livre de philosophie dit la même chose que le cours (ce qui ne sera pas toujours le cas puisque les philosophes ne sont pas d'accord sur tout, il existe différentes « écoles » de pensée).

Ici dans la démonstration exemple, je n'ai pris qu'une seule distinction conceptuelle chez un philosophe et je ne développe pas vraiment sa pensée. Je ne cite pas d'autres philosophes. Pour un début, j'ai voulu vous montrer qu'on pouvait définir les mots et mettre en place de bonnes distinctions conceptuelles sans forcément bien connaître les philosophes, ce qui sera forcément votre cas pour les premières dissertations. Après vous aurez plus de cours, il serait donc préférable de citer plus de références. Encore faut-il bien les comprendre et ne pas faire de contre-sens en les citant. Je mesure tout à fait que cela peut vous faire beaucoup de travail en perspective. Tout dépendra donc de ce que vous voulez faire par la suite. Ceux qui visent des classes préparatoires ont évidemment intérêt à s'investir dans les lectures philosophiques. BERGSON et Hannah ARENDT sont utiles et ils sont aujourd'hui à la mode au niveau des Grandes Écoles (je pense tout particulièrement à l'École Normale).

2 Exemple de rédaction

Situation En France, les vols existent alors même que la famille et l'école depuis
Problème le plus jeune âge apprend à tous les Français que c'est interdit. Ainsi, le

jeune voleur sait très bien qu'il est mal de voler, cela ne l'empêche pas de le faire. Tout se passe donc comme s'il n'écoutait pas ce savoir en lui, comme

Hypothèse 1 s'il avait la capacité de se libérer de cette interdiction : il semble s'affranchir de toute conscience morale.

Reprise Pourtant, sa mémoire existe et la voix de sa conscience continue d'exister après le vol. Il peut bien essayer d'oublier ce qu'il a fait, il semble que tous les plaisirs et les distractions de la terre ne pourront faire taire la voix de sa conscience. Cette mémoire et cette conscience feront qu'il ressentira des

Hypothèse 2 *regrets*, peut-être même des *remords*. Il semblerait qu'un poids pèse encore sur sa conscience. Alors, est-il possible de s'affranchir de toute conscience morale ?

Question

Dans une première partie, tout en définissant les concepts de la question, nous étudierons la possibilité que nous avons d'agir sans tenir compte des recommandations de notre connaissance du bien et du mal. Puis dans notre deuxième partie, nous montrerons que la voix de notre conscience continue de se faire entendre en nous, et cela souvent malgré nous. Enfin, dans notre dernière partie, nous proposerons une réponse au problème posé grâce à la distinction entre regret, remords et repentir.

Hypothèse 1 La France est caractérisée par un système scolaire obligatoire pour tous jusqu'à l'âge de seize ans. Ce système scolaire est chargé par l'Éducation Nationale de transmettre des savoirs aux jeunes qui lui sont confiés mais aussi de les éduquer. On entend par « éduquer » ici, le fait de leur apprendre les règles de vie en société, c'est-à-dire être capable de faire la différence entre les actions qui sont *bonnes* et les actions qui sont *mauvaises*. Ainsi, les jeunes Français *savent*, au moins grâce à l'école si ce n'est déjà par leur famille, faire la différence entre le bien et le mal. Savoir faire cette différence,

définition c'est à proprement parler *avoir une conscience morale*.

exemple Cette conscience morale existe, mais nous constatons que les mauvaises actions existent aussi. Par exemple, il arrive de voir des vols de téléphones portables à l'intérieur même d'un lycée. Le voleur sait bien qu'il est interdit de voler puisque tout lycéen est informé chaque année du règlement intérieur, il possède donc le savoir qui lui dit que ce qu'il fait est mal : sa conscience

morale lui dit que ce n'est pas bien. Cependant, il le fait quand même. Tout se passe donc comme s'il n'écouterait pas sa conscience morale, comme s'il pouvait *se libérer* de ce qu'elle lui dicte, choisir de ne pas suivre ses conseils. Ainsi, le voleur semble être capable de *s'affranchir* de sa conscience morale. Pourtant, il se *souvient* de ce qu'il a fait et continue de savoir que ce qu'il a fait est mal. Sa conscience semble donc continuer de peser sur lui en lui faisant *regretter* le temps où il était innocent.

hypothèse 2 En effet, le voleur peut agir sans écouter sa conscience morale mais elle semble continuer de se faire entendre en lui. Il se souvient du temps où il n'avait encore rien fait de mal. Peut-être s'efforcera-t-il d'oublier cette voix en s'enfuyant dans la multitude des divertissements qui s'offrent à lui. Malheureusement le temps passe inexorablement mais ne peut jamais être emprunté à rebours. Une fois que nous avons fait quelque chose, nous ne pouvons jamais effacer ce que nous avons fait. A la rigueur, nous pouvons oublier mais l'oubli ne dure jamais assez longtemps : notre conscience morale nous rappelle toujours ce que nous avons fait dans le passé. Le temps de l'innocence, après avoir commis le vol, n'existe donc plus. Alors, le voleur regrette ce temps où il vivait sans le poids de sa conscience.

Par exemple, le jeune qui a volé ce téléphone portable, peut regretter l'avoir fait et avoir honte de dire que c'est lui qu'il l'a fait. Pour oublier ce regret et cette honte, il peut s'évader dans les distractions comme le cinéma. Malheureusement, la séance de cinéma ne dure qu'un temps. Si le film est suffisamment captivant, il oubliera ce qu'il vient de faire. Cependant, dès que le film se terminera, le regret et la honte feront petit à petit le retour dans sa conscience. Le risque évidemment existe alors de fuir alors avec un autre film ou un autre type de divertissement.

conditionnel
Hypothèse 2 Cela voudrait dire que nous ne pouvons pas totalement nous affranchir de notre conscience morale. Nous ne sommes pas libérés de sa voix quand nous avons fait du mal. Certes, nous pouvons agir sans tenir compte d'elle puis nous pouvons ne pas l'écouter pendant un temps, en allant au cinéma ou en trouvant d'autres distractions, mais sa voix revient toujours une fois la distraction terminée. C'est parce que cette voix revient inévitablement que

nous pouvons ressentir du regret pour le temps où cette voix nous laissait tranquille.

Parfois même cette voix est si terrible, quelle nous transperce de sa voix glaciale : elle nous blesse, elle nous fait mal, elle devient comparable à une *morsure*. Alors, ce n'est plus simplement des regrets que nous ressentons mais des *remords*. Le philosophe allemand SCHOPENHAUER distingue les regrets des remords de la manière suivante : nous *regrettons* des choses qui nous sont arrivés malgré nous, des choses où notre volonté n'était pas maître de la situation, où nous nous sommes laissés emporter par nos envies. En revanche, nous avons des *remords* quand nous prenons conscience de notre mauvaise nature : quand nous comprenons que c'est notre volonté même qui était mauvaise. Là, le poids de la conscience se fait encore plus lourd et parfois même, nous finissons par nous dégoûter de nous-même. Alors, est-il possible de s'affranchir de toute conscience morale ?

distinction
conceptuelle

la question

Les regrets ne suffisent pas à faire taire la conscience morale. En regrettant nous ressentons simplement notre impuissance face au temps : nous ne pouvons pas recommencer à zéro comme dans un jeu vidéo et cela nous chagrine. Ce chagrin est, pour celui qui reste dans les regrets, un chagrin qui ne finira pas, puisque le temps ne change jamais le sens de sa course.

définition

Les remords sont à la fois pires et meilleurs. Ils sont pires dans le sens où ils sont plus terribles que les regrets : ils nous rongent de l'intérieur comme une véritable morsure, ils entraînent parfois le dégoût de soi et donc le désespoir. Être désespéré, c'est croire que l'avenir ne sera jamais meilleur que le présent et le passé ; ici, c'est croire que la faute que nous avons commise ne pourra jamais être réparée.

distinction
conceptuelle

Cependant, ces remords sont meilleurs dans le sens où ils nous rendent *coupables* de ce que nous avons fait. En nous rendant coupables certes ils nous font voir que notre volonté était *mauvaise* (ce n'est jamais agréable et cela peut même être déprimant), mais ils nous font aussi prendre conscience que nous avons une *volonté*. Or si nous avons une volonté cela veut aussi dire que nous pouvons *décider* de mieux agir, peut-être déjà en essayant de réparer ce qui est réparable ou en travaillant pour le bien quand la réparation n'est pas possible.

définition	<p><i>Pour que s'affranchir de toute conscience morale soit possible</i>⁶, il faudrait que les remords se transforment en quelque chose qui nous redonne confiance en nous et en notre avenir. Le sentiment qui rend cela possible s'appelle le <i>repentir</i>. Le repentir est comme le remords une préoccupation à l'égard de ce que nous avons fait de mal, mais c'est aussi à la différence du remords qui ne fait que peser et nous tourner vers notre passé, un souci de faire mieux, et donc une ouverture sur l'avenir. Ce souci de faire mieux n'est possible que si nous <i>croyons</i> pouvoir faire mieux. En d'autres termes, cela veut dire que nous croyons à nouveau en nous, nous avons retrouvé confiance en nous malgré le mal passé. Le repentir, c'est une certaine libération vis-à-vis de notre conscience morale. Non pas une libération dans le sens où <i>nous aurions coupé tous les liens</i> qui nous relie à notre conscience du bien et du mal comme si nous pouvions être <i>indépendant</i> d'elle, mais dans le sens où <i>nous choisissons en toute conscience</i> d'écouter et de suivre la voix de notre conscience morale. La conscience morale ne serait donc plus quelque chose qui nous oppresse tel le maître oppresse son esclave, mais plutôt une voix que nous choisissons de suivre comme le disciple choisit de suivre son maître parce qu'il a compris que son maître pouvait lui enseigner à mieux vivre.</p>
distinction conceptuelle	
distinction conceptuelle	
réponse finale	<p>Par conséquent, il est possible de s'affranchir de toute conscience morale, à la condition de ressentir le sentiment de repentir quand nous avons fait une mauvaise action. Comment passer du sentiment de regret au sentiment de repentir, voilà alors le véritable problème. Sans doute la solution est-elle à chercher du côté de la demande de pardon⁷ et du pardon reçu. Le pardon est en effet ce don d'amour qui rend l'avenir possible et plein d'espoir même pour celui qui a commis des fautes.</p>
ouverture	

résumé	<p>Dans un premier temps, nous avons montré que faire des mauvaises actions, alors même que nous avons tous été éduqués au moins par l'État français, laissait penser que nous pouvions nous affranchir de notre conscience morale. Cependant, nous avons vite vu que des regrets persistaient et qu'ils se transformaient parfois en remords. Nous nous retrouvions alors sous l'em-</p>
hypothèse 1	
résumé	

hypothèse 2

6. Type de formulation à retenir.

7. Ce n'est pas nécessaire de faire une ouverture, vous ne le faites que si vous vous en jugez capables.

prise de notre conscience morale, même si elle nous laissait la liberté de faire le mal. Ainsi, nous nous rendions compte qu'il semblait difficile de s'affranchir de toute conscience morale et la question de savoir si nous pouvions *réellement* nous en affranchir se faisait d'autant plus pressante. Notre réponse finale montre que la seule manière de se libérer de notre conscience morale est de la voir comme un guide. Pour ce faire, les regrets et les remords doivent se transformer en repentir : sentiment qui nous fait prendre conscience du mal que nous avons fait et que nous pouvons faire, en nous tournant vers un présent et un avenir où nous faisons tout pour nous améliorer car nous croyons être capables de le faire. Le problème de la question s'ouvre alors sur celui de savoir comment faire naître ce repentir en nous. Il faut sans doute interroger les notions de demande de pardon et de pardon reçu. Par elles, nous pouvons retrouver la confiance nécessaire pour trouver le courage de faire à nouveau le bien.

réponse

ouverture